

Elle essayait de lui faire comprendre, par l'obstination de son silence, qu'il ne lui convenait pas d'entendre les fadaïses qu'il débitait. Mais rien ne démonte l'entêtement d'un homme aviné, surtout d'un brave artilleur qui rentre dans ses foyers, libéré du service militaire.

Un de ses camarades crut devoir intervenir afin de délivrer la jeune fille d'une obsession fatigante. Cela donna lieu à une violente altercation. Mais Georgette, laissée tranquille, n'en était pas moins à demi étouffée par l'atmosphère asphyxiante qui lui donnait des nausées. Aussi à la station d'Epinaï-sur-Orge, elle s'empressa de descendre pour se réfugier dans un compartiment de dames seules que lui ouvrit le conducteur du train.

Georgette se trouva là en compagnie d'une dame entre deux âges, plutôt belle que laide, mais déjà bien fanée. Ses yeux pénétrants avaient des regards obliques singuliers qui faisaient deviner une femme rusée, une intrigante.

Elle observait Georgette attentivement et se disait :

— Une ouvrière de petite ville ou une jeune femme de chambre qui a vendu son tablier pour aller chercher fortune à Paris. Mince son bagage et, sûrement, bourse plate. Mais qu'elle est jolie, quels yeux ! et avec ça un air de vierge !... Heu ! il y en a tout de même qui ont cet air-là, et c'est alléchant !

Cette femme n'ignorait pas que la pauvreté est mauvaise conseillère et que la vie facile exerce ses séductions sur beaucoup de malheureuses, qui n'ont d'autres ressources qu'un travail mal rétribué.

Elle se tint quelques instants silencieuse, puis prit un prétexte pour engager la conversation qui roula d'abord sur des banalités de la route, le froid de la saison, la forte gelée du matin.

Elle passa ensuite à des questions plus personnelles auxquelles la jeune fille répondit poliment, mais avec une extrême réserve.

— De la timidité, pensa la dame.

Très perspicace, elle en apprit cependant assez pour s'imaginer qu'il y avait un parti à tirer de cette rencontre.

Elle aborda nettement la question quand on eut franchi la station de Choisy-le-Roi.

— Mademoiselle, dit elle, il sera bien tard quand vous arriverez à Paris, et vous allez vous trouver fort embarrassée, n'ayant personne à la gare pour vous recevoir. Si vous le voulez, je me ferai un plaisir de vous conduire dans un hôtel que je connais et où vous serez parfaitement bien.

La conversation de cette femme si complaisante avait déplu à Georgette et, naturellement, ne lui avait pas inspiré beaucoup de confiance ; elle la regarda en face et surprit sur sa physionomie une expression qui provoqua chez elle une profonde répulsion.

— Merci, madame, répondit elle d'un ton très sec, je n'ai besoin de personne pour me guider.

La femme comprit qu'il lui serait inutile d'insister. Elle se renfonça dans son coin en murmurant :

— Petite sotte, va, mais comme tant d'autres tu y passeras à ton tour.

Peu de temps après, on était à Paris. Georgette suivit la foule de ceux qui arrivaient comme elle le long de la galerie qui aboutit au boulevard de l'Hôpital, et se trouva au milieu d'un chaos de voitures dont les cochers héraient les voyageurs.

Elle était tout ahurie, l'effet de ces milliers de lumières lui donnait une sorte de vertige. Machinalement elle marcha à la suite ceux qui se dirigeaient vers le pont d'Austerlitz. Mais à l'entrée du pont elle s'arrêta.

Jusqu'à ce moment elle n'avait pas envisagé froidement la situation. Elle était partie de Montlhéry parce qu'elle n'y pouvait plus demeurer, et elle était venue à Paris parce que c'était à Paris qu'elle trouverait celui qu'elle aimait.

Elle n'avait pas réfléchi aux difficultés qui se dresseraient devant elle ; maintenant elle songeait qu'à cette heure tardive Paul avait depuis longtemps quitté son atelier. Et puis où était-il ce boulevard de Clichy ? De quel côté fallait-il aller ? Quant à l'idée d'aller trouver Paul chez son père, elle ne s'y arrêta même pas. Elle ne pouvait pas faire cela.

Mais que faire alors, avec soixante dix centimes qu'elle avait dans sa poche ? Elle sentait bien que, quand même, elle devait se rendre au boulevard de Clichy où, bien sûr, la concierge de la maison lui donnerait asile. Cela eût été bien facile, si elle avait eu assez d'argent pour s'y faire conduire ; mais, hélas ! elle baissait la tête chaque fois qu'un cocher lui proposait de la prendre. Enfin, elle avait de bonnes jambes, elle marcherait.

Elle demanda son chemin à un passant.

Celui-ci, ne connaissant probablement pas bien Paris, lui répondit :

— Suivez la Seine jusqu'au cinquième pont, et là vous demanderez.

D'après cette indication, elle s'engagea sur le quai Saint-Bernard, complètement désert à cette heure. Elle avait à droite le parapet qui domine le fleuve, à gauche la grille du Jardin des Plantes. Des bacs de gaz, un peu trop espacés, éclairaient la marche de la jeune fille.

Elle suivit d'abord le trottoir qui longe le jardin. Soudain, elle entendit le rugissement d'un lion, auquel deux loups répondirent par des hurlements. Épouvantée, elle traversa la chaussée pour suivre le mur du quai. Derrière ce mur, la berge muette et solitaire, puis la Seine, qu'elle voyait large et couleur d'encre.

Georgette n'était pas peureuse, mais les incidents douloureux de cette soirée avaient surexcité ses nerfs et lui enlevaient son sang froid habituel. A chaque instant, elle s'imaginait voir une ombre surgir devant elle et elle devenait toute tremblante.

Quoique supportable encore, le froid était vif au bord de l'eau, et la jeune fille haïait le pas.

Soudain un homme, qui marchait encore plus vite qu'elle, la rejoignit au moment où un bec de gaz éclairait son visage.

Georgette avait eu peur, mais elle se rassura en voyant la physionomie honnête de l'inconnu.

En même temps celui-ci se disait :

— Oh ! une bien belle fille !

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, bien vêtu, ayant l'air d'un bon père de famille, et donnant l'idée de ce que les Anglais appellent la respectabilité.

— Il me semble que vous avez eu peur de moi, dit-il, réglant son pas sur celui de la jeune fille.

— L'émotion de la surprise, monsieur, répondit elle.

— Dame, fit-il, à cette heure de la nuit et en cet endroit, votre frayeur eût été bien naturelle. Vous avez été bien imprudente en prenant ce chemin où vous vous exposez à rencontrer des malfaiteurs.

— Vos paroles me font trembler, monsieur.

— Maintenant que je suis avec vous, vous n'avez plus rien à craindre. Souvent, derrière ce parapet, s'abritent des coquins qui sont aux aguets d'un vol à opérer, d'un crime à commettre. Il s'est passé par ici bien des scènes terribles dont on parle les journaux. Je passe assez souvent sur ce quai, mais j'ai dans ma poche un revolver et à la main cette canne dans laquelle il y a une épée.

Puis-je vous demander où vous allez ?

Georgette ne crut pas devoir cacher qu'elle se rendait au boulevard de Clichy.

— Ah ! fit le monsieur.

Aussitôt il reprit :

— J'habite précisément dans ce quartier et, si vous le voulez bien, je vais continuer à vous accompagner.

— Merci, monsieur, je ne veux pas abuser de votre obligeance ; veuillez seulement, je vous prie, m'indiquer mon chemin.

— Oh ! je ne peux pas vous laisser aller seule, ce serait imprudent, car je vois que vous ne connaissez pas Paris.

— C'est vrai, monsieur.

— Peut-être arrivez-vous de province ?

— Oui, monsieur.

Ils atteignaient le pont de la Tournelle.

— Par ici, mademoiselle, dit le monsieur prenant à gauche.

Georgette n'avait aucune raison de se défier ; elle suivit son guide.

Ils prirent la rue de Pontoise et, inclinant encore à gauche, gravirent la rue escarpée du Cardinal-Lemoine.

Il lui avait offert son bras, elle ne l'avait pas accepté ; une voiture vide étant venue à passer et le cocher leur faisant signe, il lui proposa d'y monter, elle refusa.

Elle commençait à sentir la fatigue, et bien qu'elle ne pût soupçonner de mauvaises intentions chez ce brave homme, qui se montrait si obligeant, si plein de prévenances, elle sentait pénétrer en elle une vague inquiétude.

Elle se disait qu'elle n'oserait pas, après minuit, demander asile à la concierge de Paul, et elle se voyait condamnée à errer tout le reste de la nuit à travers les rues désertes.

L'inconnu lui parlait avec douceur, d'une voix caressante, se serrant peut-être un peu trop contre elle, ce qu'elle ne remarquait point ; elle l'écoutait, ne comprenant pas toujours le sens de ses paroles, mais ne répondait plus.

Il lui dit qu'il était médecin et que, étant riche, il ne soignait que les pauvres. Le clergé de sa paroisse le tenait en haute estime ; il trouvait dans la religion un solide point d'appui pour l'accomplissement de la tâche humanitaire qu'il remplissait, une consolation à toutes les épreuves de la vie.

— Ma chère enfant, continua-t-il, permettez-moi de vous donner des conseils que mon âge autorise ; vous allez rencontrer bien des écueils, bien des périls dans ce grand Paris où vous arrivez. Ah ! défiez-vous des jeunes gens ; ils sont sans foi, sans morale ; ils se font un jeu du repos et de l'honneur des jeunes filles qui se laissent prendre à leurs belles paroles. Ah ! ce n'était pas ainsi de mon temps ; aussi tous les hommes de ma génération s'affligent de la dépravation croissante qui gagne la jeunesse de nos jours.

Tout cela était dit d'un ton très naturel, sans emphase. S'il était amené à parler de lui, à faire son propre éloge, on pouvait croire qu'il n'y avait en lui aucune intention de se faire valoir. Il se considérait comme un humble instrument de Providence, qui lui permettait de faire un peu de bien autour de lui.

A présent Georgette se félicitait d'avoir rencontré ce saint homme qui lui rappelait ces apôtres de l'humanité, dont elle avait lu l'histoire dans les livres.

Ils étaient arrivés dans le quartier qui avoisine l'hôpital de la Pitié et dont les rues, en raison de la proximité du Jardin des Plantes, portent les noms d'illustres naturalistes : Blainville, Linné, Tournefort, Buffon, Lacépède.

Nulle part, à Paris, ne règne un calme plus profond ; aucun mouvement commercial ou industriel ; après la tombée de la nuit, c'est une Thébaine. De tous les côtés, des couvents aux façades sépulcrales, n'égayant guère de vieilles maisons habitées par de bons bourgeois qui cherchent à Paris la tranquillité de la vie provinciale. Dans ce quartier, quand tout est encore bruit et mouvement dans le centre de la ville, depuis longtemps le roulement d'une voiture est un événement, et l'on pourrait croire que le monde y est endormi, si l'on n'apercevait pas à quelques fenêtres la lumière éclairant le travail d'un vieux savant.

Ils venaient d'entrer dans la rue Lacépède.

— Monsieur, demanda Georgette, fatiguée de cette longue marche sur un pavé boeux et glissant, sommes-nous bientôt arrivés ?

— Oui, bientôt. Mais j'y pense, où comptez-vous passer la nuit ?